Rutebeuf

? 1225 - 1285 ?

Les maux ne savent seuls venir :

Tout ce qui m'était à venir
Est advenu.
Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés ?
Je crois qu'ils sont trop clair semés
Ils ne furent pas bien fumés,
Si m'ont failli.
Ces amis-là m'ont bien trahi,
Car, tant que Dieu m'a assailli
En maint côté,
N'en vit un seul en mon logis :
Le vent, je crois, les m'a ôtés.

LA COMPLAINTE

Les maux ne savent seuls venir :
Tout ce qui m'était à venir
Est advenu.
Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés ?
Je crois qu'ils sont trop clair semés :
Ils ne furent pas bien fumés,
Si m'ont failli.
Ces amis-là m'ont bien trahi,
Car, tant que Dieu m'a assailli
En maint côté,
N'en vis un seul en mon logis :
Le vent, je crois, les m'a ôtés.
L'amour est morte :
Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte :
Les emporta.

RUTEBEUF
(1225 ?-1285 ?)

Le texte original en ancien français, avec son adaptation en français moderne strophe par strophe…:

Que sunt mi ami devenu
Que j'avoie si pres tenu
Et tant amei ?
Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés ?
Je cuit qu'il sunt trop cleir semei ;

Il ne furent pas bien femei,
Si sunt failli.
J*e crois qu'ils sont trop clair semés ;*
Ils ne furent pas bien soignés,
Ils sont partis.
Iteil ami m’ont mal bailli,
C’onques, tant com Diex m’assailli
E[n] maint costei,
De tels amis m'ont maltraité
Que, tant que Dieu m'a assailli
De tous côtés,
N’en vi .I. soul en mon ostei.
Je cui li vens les m’at ostei,
L’amours est morte :
N'en vis un seul en ma maison.
Je crois que le vent les m'a ôtés,
L'amour est morte :
Se sont ami que vens enporte,
Et il ventoit devant ma porte,
Ces enporta,
Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte,
Sont emportés.

C’onques nuns ne m’en conforta
Ne tiens dou sien ne m’aporta.
Ice m’aprent :
Ainsi jamais nul ne me réconforta
Ni ne m'apporta de son bien.
Voici ce que cela m'apprend :
Qui auques at, privei le prent ;
Et cil trop a tart ce repent
Qui trop a mis
Ce que l'on a, ami le prend ;
Et l'on se repent trop tard
D'avoir trop dépensé
De son avoir a faire amis,
Qu’il nes trueve entiers ne demis
A lui secorre.

D*e son avoir pour se faire des amis,*
Car il ne les trouve ni entièrement ni à demi
À le secourir
Or lairai donc Fortune corre,
Si atendrai a moi rescorre,
Se jou puis faire.
Maintenant je laisserai faire la Fortune
Et veillerai à me secourir moi-même
Si je puis le faire.
Vers les bone gent m'estuet traire
Qui sunt preudome et debonaire
Et m'on norri.
Vers les gens de bien m'en irai
Qui sont bons et généreux
Et m'ont nourri.
Mi autre ami sunt tuit porri:
Je les envoi a maitre Horri
Et cest li lais.
[...]
Mes autres amis sont si pourris :
Je les envoie à maître Horri le vidangeur
Et les lui laisse.